

PROLOGUE

Bretagne, Toussaint 1986

Guillaume était venu de Morgat à Kerjagou sous la pluie, en conduisant avec prudence, croyait-il, et en peinant à y voir clair, tant dans la nuit que dans ses sentiments. Bien que fatigué, il n'avait pas eu le courage de rejoindre sa chambre, sachant qu'il ne pourrait y trouver le sommeil, craignant d'avoir à lutter encore contre trop de pensées mal maîtrisées – des regrets, des remords, des questions sans réponse. Il s'était réfugié plutôt dans la bibliothèque, la pièce la plus chaleureuse de la maison, sa tanière, avec l'espoir de réfléchir calmement à ce retour en force du passé.

S'il avait su faire preuve de courage pendant la guerre d'Algérie, le fait de se retrouver seul dans ce manoir vide les soirs de tempête l'avait toujours mis mal à l'aise. Un problème atavique, sans doute. À cette angoisse diffuse s'ajoutaient ce soir le trouble causé par l'évocation de son passé douloureux, et surtout les interrogations suscitées par la conversation qu'il avait eue avec Florence au cours du dîner. Le vin n'avait pas non plus arrangé les choses.

Le froid, l'humidité le font frissonner. Il allume une cigarette, en tire quelques bouffées. Avec son briquet, il enflamme le bois que Marie-Jeanne a mis dans l'âtre. Elle le fait toujours lorsqu'il séjourne à Kerjagou en automne – une saison ingrate, au bout du Finistère. La femme de son fermier sait qu'il apprécie d'avoir chaud quand il travaille à son livre – un roman inspiré par l'histoire de sa famille. Elle lui a préparé de quoi faire au réveil une bonne flambée.

Mais, ce soir, il est transi. Il pense rester un long moment dans la bibliothèque, peut-être jusqu'à l'aube. C'est pourquoi

il a décidé de profiter du feu tout de suite. Pour sa chaleur bien sûr, mais aussi pour la vie que crée une flamme dansante dans le foyer. Une forme de convivialité rassurante, au même titre que son chien, un épagneul breton lové sur le tapis, répondant au nom britannique de Larry – un vieux compagnon âgé d'une douzaine d'années, qui a connu la plupart des proches de Guillaume. Il le caresse au passage avant d'aller s'écrouler dans l'un des fauteuils club installés de part et d'autre de la cheminée de pierre. Il a toujours connu ces deux sièges de couleur fauve, achetés par ses parents juste après la guerre, quand il avait dix ans. Leur cuir est craquelé, taché par endroits, mais ils restent confortables. Guillaume se sent bien, protégé par les boiseries et les livres. Il ferme les yeux. Il entend les craquements du feu et perçoit cette légère odeur de fumée qu'il aime. Il essaie de se détendre.

Quel hasard, songe-t-il, d'avoir rencontré Florence à Paris le mois dernier, lors d'un mariage. Il ne l'avait pas vue depuis trois ans. Passé la surprise, ils ont été ravis l'un et l'autre de ces retrouvailles imprévues. Comme ils allaient se quitter, Florence lui a demandé s'il comptait se rendre en Bretagne à la Toussaint, car elle était elle-même invitée à passer quelques jours chez son ex-patron à la retraite, l'ancien président d'un groupe de BTP dont elle avait été, plusieurs années durant, l'adjointe du DRH. Mordu de voile, il possède une belle villa à Morgat où il vient souvent.

— Voyons-nous là-bas ! a proposé Florence.

— Volontiers. Appelle-moi quand tu seras dans le Finistère.

Et c'est ainsi qu'ils ont passé la soirée au Bistrot de la Côte, à une quinzaine de kilomètres de Morgat : nappe en vichy rouge, meubles rustiques, mauvaises peintures de marine.

Guillaume fut frappé, en revoyant Florence, par sa beauté intacte. À quarante-huit ans passés, elle en paraissait facilement dix de moins. Sa tenue de sport – mocassins, jeans, T-shirt et veste bleue décontractée – lui allait bien. Seule note sophistiquée : une chaîne en or à laquelle était attachée une croix huguenote stylisée. Grande, mince, elle gardait une allure juvénile, malgré les fils argentés visibles dans l'épaisse

chevelure auburn qui adoucissait son visage aux traits réguliers, aux pommettes hautes. Malgré aussi quelques rides de part et d'autre de la bouche. Le charme particulier de Florence s'exprimait surtout quand son visage un peu classique, sérieux, s'éclairait soudain d'un sourire communicatif qui plissait des yeux d'un bleu étonnamment clair.

Guillaume avait été attiré par elle dès leur première rencontre, il y avait quelque trente ans. Il s'était alors interdit toute tentative de séduction vis-à-vis de la sœur de son meilleur ami. De surcroît, la demoiselle sortait avec des garçons plus vieux qui s'affichaient au volant de belles voitures : la mode était aux décapotables anglaises. Guillaume se sentait un gamin à côté d'eux. Il roulait en 2 CV ! Il avait craint de « prendre un bec ».

En la revoyant ce soir, il avait pensé qu'elle demeurait très désirable, contrairement à nombre de copines de sa génération.

Il était donc passé la prendre à Morgat chez les amis où elle séjournait – des industriels parisiens friqués. La vieille Peugeot qu'il laissait en permanence à Kerjagou avait suscité un regard de commisération à peine voilé des dits amis, ce qui avait amusé Guillaume. Après une demi-heure de route, ils s'étaient détendus en prenant l'apéritif – une Kronenbourg chacun. Guillaume s'était souvenu qu'à vingt ans Florence buvait déjà de la bière. Ils en avaient ri. Puis ils avaient évoqué le passé, leurs amis communs, l'Algérie qui avait tant compté pour leur génération...

Florence lui avait succinctement avoué ses difficultés conjugales, la naissance de son fils handicapé – un petit mongolien, comme l'on disait alors –, la fuite du mari qui n'avait pas supporté ce drame, le divorce. Elle s'était réfugiée ensuite dans le travail, poursuivant une carrière de DRH.

Guillaume avait raconté la disparition prématurée de sa femme. Puis ils avaient évoqué l'agence de publicité S2L qu'il avait créée avec leur amie commune, Gisèle Sebag, et le propre frère de Florence, Olivier. Mais ils avaient évité l'un comme l'autre de trop parler de ce dernier. Ce non-dit étendait une ombre sur leur conversation. Ils se sentaient proches

maintenant, après avoir partagé ce qui pouvait se raconter. L'ambiance du restaurant était chaleureuse et discrète. Et puis l'alcool avait commencé à faire ressentir ses effets : après l'apéritif, ils avaient bu une bouteille de muscadet. Guillaume avait le vin convivial : il prit la main de Florence qui ne la retira pas. Il éprouva soudain le besoin, l'urgence, de livrer à cette femme la part cachée de sa vie. Il s'était toujours senti étonnamment en confiance avec la sœur d'Olivier. Elle connaissait en outre l'histoire si particulière de sa famille, les Kerjagou de Lannélec, et elle n'avait pas oublié l'épisode médiéval qui avait valu à Guillaume ce surprenant deuxième prénom de Saladin. Elle savait presque tout de ses rapports compliqués avec son frère, tant amicaux que professionnels, mais elle avait bien sûr ignoré la passion qui avait marqué la vie de Guillaume. Celui-ci n'en avait jamais parlé à quiconque, hormis Olivier et son psy.

Il éprouvait ce soir pour elle un sentiment de forte proximité. Ne lui avait-elle pas raconté elle-même sa vie sentimentale ? Il se mit à parler sans fard, sans enjoliver la réalité. Elle l'écouta silencieusement, le visage impénétrable. Il craignait d'être jugé par elle, mais, si ce fut le cas, elle n'en montra rien. Florence finit par murmurer gentiment :

— Entre ta famille compliquée et son passé, tes amours défendues et la guerre, quelle histoire ! Tout cela a dû être bien difficile pour toi... C'est un vrai roman, ta vie !

Gêné de s'être ainsi livré, il voulut changer de sujet. Il haussa les épaules avec un demi-sourire amer et ironique :

— Un roman... Qui pourrait s'intéresser aujourd'hui aux états d'âme, aux passions d'un aristo breton ? La littérature actuelle ne se préoccupe plus que des marginaux, des déjantés, de la misère du monde. Plus c'est sordide, mieux c'est !

— Allons, allons... Tu exagères ! Mais c'est vrai qu'il y a maintenant un certain retour du balancier : pendant si longtemps, seules les élites avaient la parole. Les humbles, les sans-grade, les faibles n'avaient pas droit au chapitre. Ce n'est que justice...

Il la coupa :

— Je te le concède. Mais reconnais que la société actuelle manifeste une grande ingratitude à l'égard de ces élites qui ont fait de l'Antiquité à nos jours notre civilisation – dans tous les domaines, politique, religieux, scientifique, et même militaire! Prends la guerre de 14-18, on glorifie les poilus, les déserteurs, les fusillés... sans plus jamais évoquer tous ces officiers courageux dont beaucoup se sont fait tuer à la tête de leurs hommes... Les chefs, inconnus au bataillon!

Il se calma et sourit :

— J'arrête de jouer les vieux réacs. Dieu merci, aujourd'hui mon statut professionnel me sauve! Va savoir pourquoi, mais, dans cette société de communication, on respecte encore les publicitaires, les patrons d'agence et de médias!

Ils rirent tous deux. Ils partageaient les mêmes idées. Puis Guillaume reprit, le visage soudain rembruni; il ne pouvait s'empêcher de revenir sur le drame de sa vie :

— Tu sais, j'ai porté pendant des années le poids de ma faute... Je m'en suis tellement voulu, je m'en veux tellement encore de n'avoir pas été à la hauteur! Je me sens responsable, tant à l'égard de mon père que d'Olivier...

Pour la première fois, il crut lire dans les yeux de Florence quelque chose de plus fort que de la sympathie : de la compassion. Il évoqua le conditionnement auquel l'avait soumis sa famille, l'éducation si particulière qu'il avait reçue et qui avait orienté sa vie – une équation certes très différente de celle d'Olivier, dont le propre conditionnement familial et religieux avait sans doute aussi forgé le destin...

Florence eut une vive réaction :

— Je ne crois pas au destin! Il n'y a que le hasard et le libre arbitre de chacun. On est bien sûr marqué par son enfance, son éducation, mais on est responsable de ses actes. Je me refuse à être le jouet d'un mystérieux « marionnettiste » qui tire les ficelles...

Le ton virulent employé par Florence avait surpris Guillaume :

— Toi qui te dis chrétienne, tu n'acceptes pas au minimum que nos vies ou certains de nos actes puissent être dirigés par

la volonté de Dieu? Un coup de pouce divin par-ci, par-là, te paraît exclu?

Elle avait haussé les épaules :

— Je n’y crois absolument pas... De tout temps, les hommes ont cherché à donner du sens aux épreuves, aux drames qui les frappaient. Les héros des tragédies grecques, les Œdipe, les Oreste, les Antigone, ont désespérément lutté pour échapper à un destin fixé par les dieux. C’est aussi le *fatum* des Romains. Mais on n’en est plus là. Moi, j’ai la conviction que la vie du monde se déroule sans aucune intervention divine... Comment expliquer sinon les cataclysmes, les épidémies, la souffrance, la mort des enfants ou des innocents, la guerre, la Shoah...

Elle s’était tue, mais elle continuait de secouer la tête en silence, toute à cette idée qui visiblement la révoltait.

Guillaume ne partageait pas ce point de vue. Il était imprégné depuis l’enfance d’une double conviction : sa famille avait un destin multiséculaire, Dieu et Satan jouaient un rôle dans l’Histoire.

Florence avait repris, plus posément, tandis qu’un léger pli se formait sur son front :

— Si l’on est croyant, le mieux que l’on puisse espérer, c’est d’obtenir par la prière une aide dans la lutte permanente entre le bien et le mal. La prière peut amener un renfort divin dans le combat que chacun doit mener contre le péché. Mais je déteste l’idée du destin. Elle est dangereuse, elle conduit au fatalisme. Si l’on va au bout du raisonnement, on arrive au principe de la prédestination cher à l’islam ou jadis au protestantisme de Calvin... Tu as vécu comme moi en Afrique du Nord : tu es bien placé pour connaître le sens de la fatalité des Arabes. « *Mektoub!* » C’est écrit... Cela engendre la passivité, la résignation. Il en est de même pour certains protestants rétrogrades avec leurs théories du salut ne pouvant venir que de la grâce divine. C’est d’ailleurs comme ça qu’Olivier appréhendait inconsciemment sa foi. Et c’est ce qui l’a perdu.

Guillaume la regarda, étonné :

— Que veux-tu dire?

Le visage de Florence s'était soudain fermé.

— Rien...

Il n'osa insister, sentant son regard se dérober. Un silence pénible s'établit entre eux. Il demanda l'addition. Ils ne dirent plus un mot. Ils retournèrent à la voiture. Alors Florence se serra contre lui. Elle avait les larmes aux yeux.

— Pardonne-moi, Guillaume, je ne peux t'en dire plus. Ne m'en veux pas. Il faut que tu saches au moins que tu n'es pas vraiment responsable de ce qui est arrivé à Olivier. Arrête de te croire coupable... J'aurais dû te rassurer plus tôt. Tout vient de ma famille compliquée, de nos sombres histoires, de ce passé dont je ne suis pas à même de te parler...

Elle pleurait. Guillaume était bouleversé par ce qu'elle venait de lui dire. Bouleversé aussi par les larmes de cette femme si maîtresse d'elle-même. Il lui passa le bras autour des épaules et elle se serra contre lui. Elle resta ainsi, immobile, un long moment. Il n'osait pas bouger. Il sentait l'odeur de son parfum et ses cheveux lui caressaient la joue. Puis elle se dégagea doucement.

— Il faut que j'y aille.

Le retour à Kerjagou parut très long à Guillaume. La fine pluie rendait la conduite difficile.

Il était perturbé par cette soirée, par l'évocation de son ancienne passion et par cette phrase sibylline de Florence, cette révélation esquissée dont il ne comprenait pas le sens et qui rouvrait des plaies anciennes – son drame personnel, celui d'Olivier.

Et maintenant, dans la bibliothèque de ce Kerjagou auquel tant de liens l'attachaient, témoin de l'histoire familiale et théâtre de ses amours de jeunesse, il revoit dans une demi-somnolence nostalgique ce passé évoqué avec Florence.

— Elle en a trop dit, ou pas assez, murmura-t-il pour lui-même.

Première partie

TRANSGRESSION

« La faute tient de la faiblesse humaine ;
Elle va contre les règles du devoir.
Le crime part de la maladie du cœur ;
Il est contre les lois de la nature...
Il faut pardonner la faute,
Punir le crime. »

Gabriel Girard, 1736

I

Versailles, automne 1954

Rien ne prédisposait Guillaume de Lannélec et Olivier Loubreyroux à se rencontrer. Encore moins à devenir de grands amis. Seuls les avaient rapprochés le choix de préparer HEC à Sainte-Geneviève et la proximité alphabétique de leurs noms qui les avait placés en classe, dès le premier jour, l'un à côté de l'autre. En fin de matinée, ils s'étaient spontanément rendus ensemble au réfectoire. Ils ne connaissaient aucun élève et s'étaient assis côte à côte. Guillaume, le plus expansif des deux, avait souri et demandé à Olivier :

— Tu es nouveau ?

— Oui, je viens du lycée du Parc à Lyon. Mais je suis originaire de la région d'Alès. Et toi ?

— Nouveau moi aussi. J'étais à Sainte-Croix de Neuilly ces deux dernières années, mais je suis breton et j'ai fait toutes mes études à Brest, jusqu'à la première...

— On est des provinciaux tous les deux, alors.

Guillaume sentit que c'était pour lui un point positif en le voyant sourire à son tour et ajouter :

— Et breton !

Pour Olivier, protestant cévenol, la Bretagne était une région austère, sérieuse – en un mot : acceptable. Il avait eu ce matin une certaine réserve initiale à la vue de ce voisin – un grand type blond à l'air sûr de lui, au nom à rallonges – qu'à présent il trouvait sympathique. Un visage ouvert, structuré, un sourire plein de charme, une voix agréable. Il dégagait une impression d'authenticité.

Le repas était médiocre et la conversation rendue difficile par la cacophonie du réfectoire. En outre, il faisait chaud

dans cette grande salle bondée où régnait une odeur de bouffe peu ragoûtante à laquelle se mêlaient les relents des produits d'entretien. Les deux garçons avalèrent leur déjeuner en vitesse et se séparèrent. Olivier ayant à passer un coup de téléphone à sa sœur, Guillaume alla explorer le parc de la pension. Il était heureux de se retrouver solitaire dans la nature – dans un ersatz de nature, en fait, domestiquée comme un animal de compagnie au pelage triste, sans rapport avec la beauté sauvage du Finistère et de la propriété familiale.

Tout en marchant, il songeait à Olivier.

Ce garçon réservé au physique méridional, aux traits réguliers, à la voix chantante, l'intriguait. Il le devinait différent des autres élèves – à l'évidence des rejetons normés de la bourgeoisie bien-pensante de Paris et de Versailles. Il avait envie d'en savoir davantage, de se rapprocher de lui. Ce devait être le début d'une séduction mutuelle née de la différence entre deux êtres, qui les amène à s'attirer comme des aimants de pôles contraires. Que de curiosités, de questions entre un protestant cévenol issu d'un milieu d'enseignants rigoureux, et l'héritier d'une famille bretonne au catholicisme grand teint!

*

Au terme de brillantes études secondaires couronnées par un prix au concours général et une mention très bien au bac, Olivier fut admis à Ginette, chez les jésuites, en dépit de sa confession. Paris valait bien une messe et les pères avaient repéré tout de suite chez ce parpaillot le bon élément susceptible d'améliorer leur ratio de succès aux concours. Le garçon était donc le seul protestant de sa classe de prépa, et l'un des rares provinciaux du groupe.

Du côté paternel, Olivier venait de grands-parents enseignants, des protestants à la sensibilité de gauche, des gens austères, durs au labeur, héritiers d'une génération qui avait travaillé une terre ingrate près du mont Aigoual. De ce passé encore proche, il restait des valeurs fortes, une religion exigeante et un vieux mas où le jeune garçon avait passé des vacances solitaires mais heureuses. Là étaient ses racines.